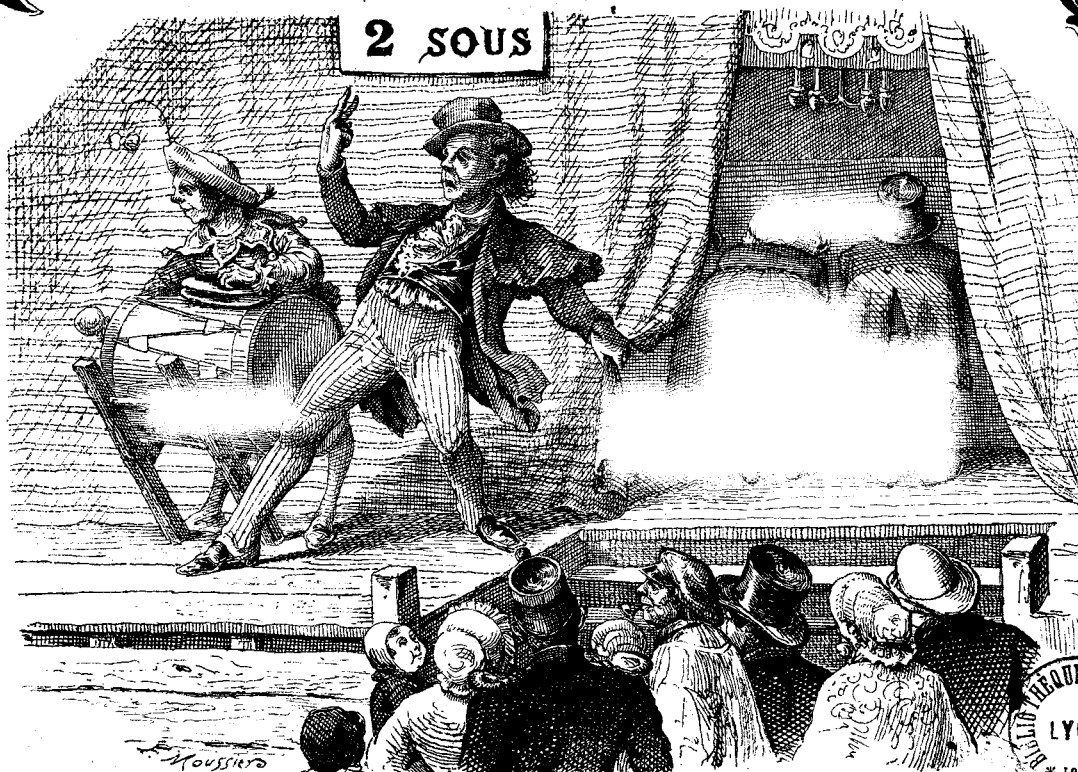


FANFARE MAGIQUE

BINETTES LYONNAISES.

2 SOUS



ADMINISTRATION

LABASSET, directeur gérant.

RÉDACTION

M. ... rédacteur-en-chef.

Toutes lettres et envois non
affranchis, seront rigoureuse-
ment refusés.

ILLUSTRATIONS

DE

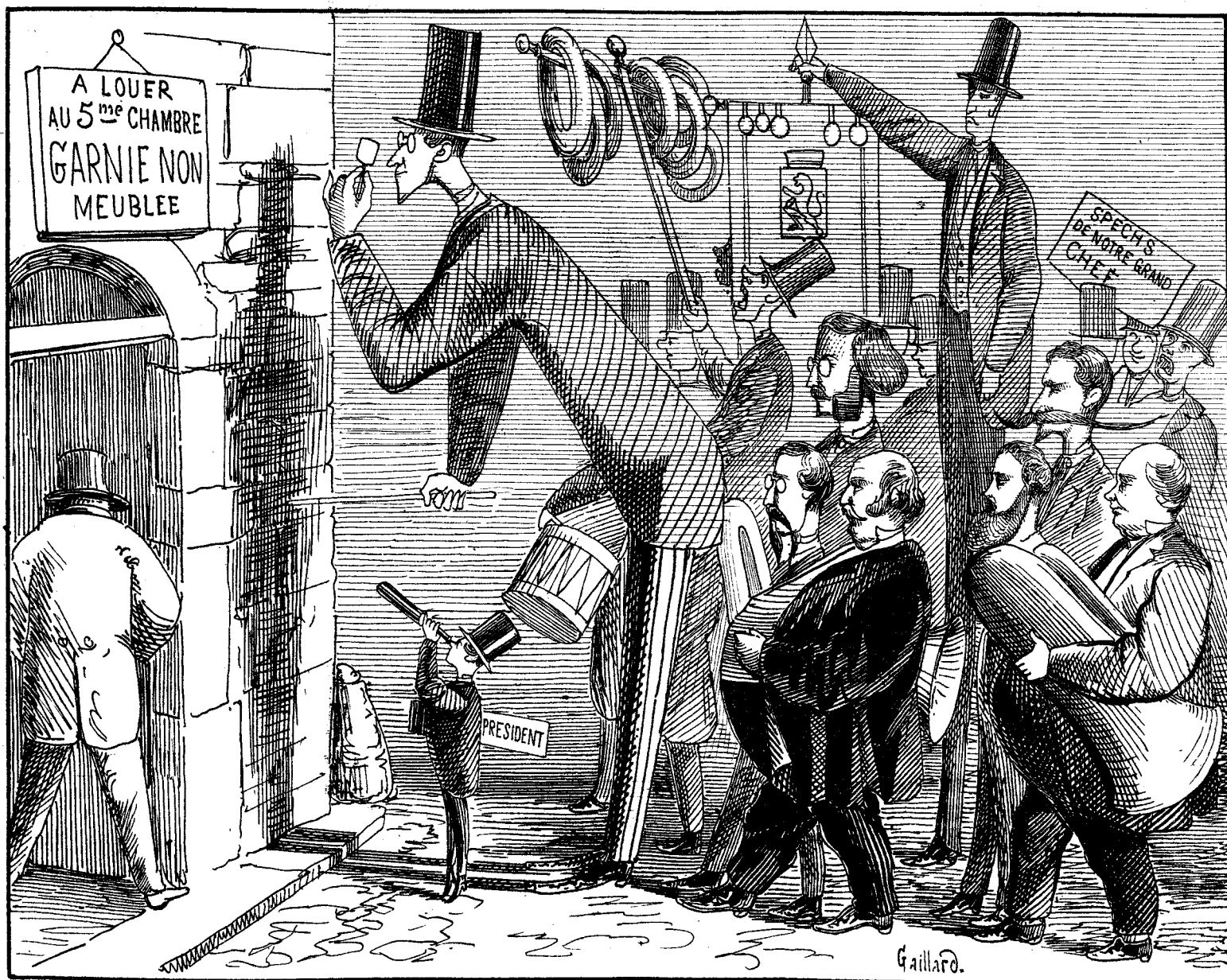
F. MOUSSIER & A.-A. GAILLARD.

Aux Collaborateurs qui voudront
bien nous adresser leurs pochades.

Boîte dans l'allée de l'imprime-
rie, rue Lafond, 10, Lyon.



FANFARE A LA RECHERCHE D'UN LOCAL.



Découverte d'un écriteau



LA NUIT DU DIMANCHE AU LUNDI

SCÈNE IV.

(voir le numéro précédent.)

UN LOCATAIRE DU QUATRIÈME paraissant à sa fenêtre, la tête couverte d'un énorme bonnet de coton. — Qui est-ce qui frappe ?

— C'est moi.

— Qui ça, vous ?

— Polydor.

— Polydor de quoi ? Que le vin vous étouffe gredin ! venir me réveiller à pareille heure pour une chose qui ne me concerne pas.

— C'est donc pas vous qui êtes mon patron ?

— Allez au diable trou-à-vin ! (Il ferme sa fenêtre avec colère ; un carreau s'en détache et vient tomber aux pieds de Polydor où il se brise avec fracas.)

UN ENLACEUR sous les tuiles. — Vitrier ! aoh vitrier !

POLYDOR. Paraîtrait que j'aurai frappé un coup de trop. (Il soulève de nouveau le marteau de la porte d'allée et frappe encore quatre coups très distincts.) Là, y z'auront peut-être bien entendu.

SCÈNE V.

LES LOCATAIRES DU PREMIER, EN CHOEUR.

Chiens d'ivrognes ! Ils ne nous laisseront donc jamais reposer une nuit tranquilles ! Ah ! si nous déménarions au cinquième, comme nous les arroserions avec plaisir ; mais, au premier, nous sommes trop près d'eux, ils éviteraient l'eau que nous leur jetterions et nous asphyxieraient de mauvaises raisons : mieux vaut encore les laisser faire et ne rien dire.

SCÈNE VI.

LES LOCATAIRES DU CINQUIÈME, EN CHOEUR,

Ne nous débarrassera-t-on jamais de cette vile popalace, grand Dieu ! et ne pourrions-nous donc jamais passer une nuit de dimanche sans être réveillés à chaque instant par ces impudents soulards !

— Ah ! si je logeais au premier, comme je leur flanquerais avec plaisir mes deux sceaux d'eau sur la tête ; mais, au cinquième, l'eau coûte trop cher à monter.

— Jeannette, envoie-leur donc le contenu de l'urne.

— Elle a été vidée deux fois depuis hier, elle est tarie maintenant : la meilleure source s'y épuiserait.



SCÈNE VII.

VOIX AU LOIN : Chez ces gens, à chaque repas,
On sable Bourgogne et Champagne ;
Puis, quand fuit le temps des frimas,
Tous vont habiter la campagne.

POLYDOR. — Tiens, ... Tiens, ... Tiens,
ne dirait-on pas que c'est eux qui chantent ? ...
eux, les spoliateurs de la blague de mon ami...
à tabac.

VOIX AU LOIN : Dans le public on dit que les deniers
Dont ils ont su s'établir une rente,
C'est l'argent de leurs créanciers ;
Mais, à part ça, la famille est charmante.

POLYDOR — Parbi-u ! Je crois bien que c'est eux ! ... J'en suis sûr, même... Ils n'en peuvent plus, les faignants ! Ils s'accordent comme de vieilles filles et ça veut chanter en chœur : Oh ! zat, alors... Dieu de Dieu, que de couacs ! ça fait putié ! ... Quand on n'a pas plus de voix qu'eux en ont, on laisse les chants à qui peut les cultiver... Quel charivari ! ... Qu'est-ce que cela encore ?

SCÈNE VIII.

GERMAIN Phrosin' n'est pas d' premier' jeunesse, chantant
Elle a quelqu' chos' comm' vingt-huit ans,
Mais malgré c'la, je le confesse,
Son été vaut bien un printemps.
Ce n'est point que je m'émerveille
De ses ch'veux qui sont moins bruns qu'roux.
Mais je n' puis croire qu'un' fille pareille
N'a pas d'époux.

POLYDOR. — Voilà Germain qui revient... faut croire qu'il a retrouvé sa blague puisqu'il chante... chante-t-il faux, oh ! la, la !

GERMAIN, à lui-même. — Quelle vie, Jésus ! quelle vie ! Ça durera-t-il toujours ? Ah bah ! chassons ces mauvaises pensées, et après nous le déluge, comme disait feu Louis XV, un gaillard qui s'y connaissait... Du reste, je suis garçon ; je



n'ai point de *môme* à la maison qui me crie : Papa, j'ai faim !

Dans le vin, noyons
Les malheurs de not' pauvre vie ;
Dans le vin, noyons
Les chagrins que nous avons.



POLYDOR. — As-tu donc découvert une Amérique que t'es si content ce soir ?

— C'est encore toi qu'es là ?

— Ça te fâche ? ... Je t'attendais ; tu vois que je ne suis pas lâche. Je rime, hein ! fâche et lâche, ça rime-t-y pas bien ? As-tu trouvé ton tabac ?

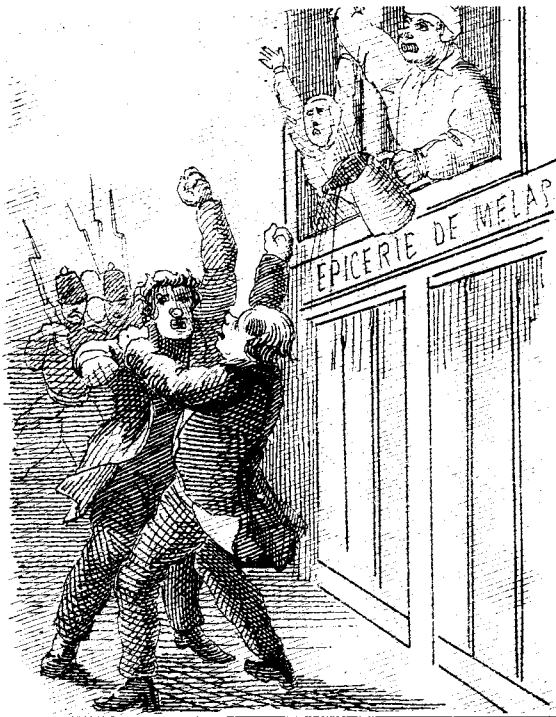
— Tu le vois bien, puisque je fume.

— Où donc était-il ?

— Dans la poche de ma blouse.



— Tu veux rire ?
 C'est la vérité, j'avais tout exploré excepté ce maudait coin de toile. Comment se fait-il que tu ne sois pas encore dans ton porte-fenilles ?
 — J'ai oublié de prendre ma clé d'allée en partant, et j'ai beau frapper, personne ne vient m'ouvrir.
 — Et c'est là que tu frappes !
 — Sans doute c'est là.
 — *Eclatant de rire.* Mais c'est pas ta rue... mais t'es soûl comme une brute... ah ! ah ! ah !
 — *Courroucé.* C'est pas ma rue !... Je suis soûl, dis-tu ? Esse tu veux encore m'en compter, toi ? Esse-je sais plus ce que je fais ?
 — *Riant plus fort.* Mais non, c'est pas ta rue ; mais oui, t'es soûl !... Tu peux pas nier que tu n'est pas soûl, t'en portes avec toi les preuves accablantes. Moi, à la bonne heure ; je suis pas soûl, moi.
 — *Furieux.* Germain, tu m'insultes !... Si t'as du cœur, tu vas me rendre raison de tes offenses...



sur le champ, là tout de suite, sans merci ! Voilà trop longtemps que tu me charcutas à coups d'épingle... ma patience est à bout, il faut en finir, bleu de bleu !
 — Ose donc me toucher !
 — *Le souffletant.* J'ose ! tiens !
 — Tu soufflettes ton ami, misérable ! tiens ! tiens ! je te repasse ton soufflet... accompagné de plusieurs autres.
 — Preuve que t'es pas mon ami, c'est que t'es sans cesse à m'outrager... Mais, en voilà pour longtemps. Puisque je te tiens sous mon battoir, je veux te blanchir à neuf... hein !... hein !...
 LES VOISINS, par les fenêtres. — Au meurtre ! à l'assassin !
 La garde accourt, empoigne nos deux ivrognes et les entraîne au violon. Les locataires des étages supérieurs referment leurs fenêtres résolument et vont se coucher. Le jour commence à paraître

JOSÉ BUTEUX.

A TRAVERS L'EXPOSITION, PAR UN PROFANE.

Dut notre très-haut confrère, *Arthur de Granillon*, nous qualifier de *pied-plut ! de cuistre ! de misérable !* et autres gentilleries de ce genre dont il grêle quiconque se permet de ne pas admirer ses pro-

ductions huilées comme autant de chef-d'œuvres, nous allons, — bravant ses furibondes imprécations, — formuler notre opinion sur chacun des tableaux exposés au salon près desquels il nous plaira de nous arrêter.

M. Appian, le peintre de la nature par excellence ! nous a donné cette année quatre ou cinq paysages des mieux réussis : des ciels, tous d'un

bleu de culotte de cent-gardes, et des prairies, toutes éblouissantes de verdure qu'on retrouve partout... dans ses peintures. M. Appian a dû porter l'uniforme quelque temps, ses œuvres en gardent toutes quelque chose.

Notre confrère cité plus haut a exposé un *quadrain*, — et très fort, ma foi ! — surmonté d'une toile d'environ quatre mètres carrés.



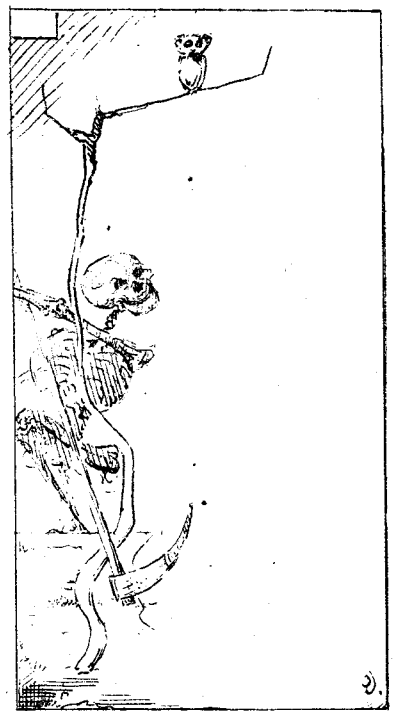
422. Portrait authentique de Pipe en bois.



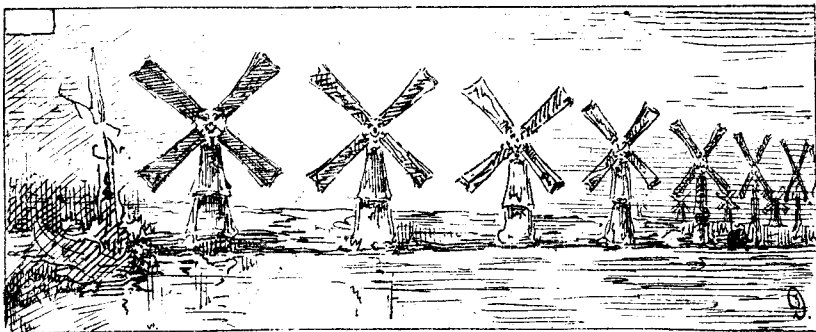
409. Marguerite, émue à la vue de Mephistophélès, à qui il manque une cuisse, lui donne 2 sous. — Fausta beau lui assurer que c'est une frime, elle ne le croit pas... elle l'a dans le dos.



214. On réclame une feuille... quelconque,



316. La Vénus à la colique.



50. — Manque un peu de variété... à part ça...



641. — Sujet très élevé.

Quatre mètres de toile pour faire passer quatre alexandrins ! C'est beaucoup, allez-vous vous écrier.

C'est possible. Il est même permis de supposer que si nos autres poètes adoptent désormais ce mode pour faire lire leurs vers, les chemises de nuit vont prendre une certaine valeur.

M. Bellet du-Poisat a... mais n'anticipons pas : notre promenade à travers l'exposition va commen-

cer, et le défilé sera long, car nous y avons remarqué bon nombre de sujets propres à alimenter notre critique, et nous pourrions chanter longtemps encore avec Agnillon :

Que j'aime à voir autour de ces murailles
 Ces cadr's dorés, ces toil's de toutes sortes,
 Ces portraits d'hommes et ces portraits de femme,
 Qu' c'est comme une imag' d'Epinal.

Oh oui ! Et vienne une disette de farine, nous pourrions la braver ; car nous avons des *croûtes* sur la planche de quoi soutenir longtemps un siège contre la famine.

JOSÉ BUTEUX.

(La suite au prochain numéro.)

LES PETITES INFORTUNES

A M. COLLOMB - VINCENT.

Paroles de CÉLESTIN GAUTHIER.

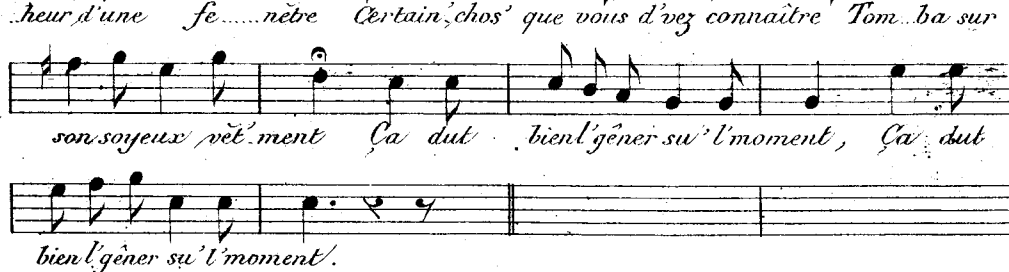
Air populaire.

II.

Dans un chantier, la s'main' dernière,
Deux limousins minaient un' pierre
Afin de la faire sauter;
Quand ils eur'nt fini de froter
Ils mir'nt la poudre et l'allumèrent
Soudain, du sol, ils s'détachèrent...
Prenant leur vol vers l'firmament,
Ça dut les gêner sur l' moment.

III.

De mêm' qu' ces ch'valiers héroïques,
Que l'on voit dans les livr's antiques,
Henri Deux voulut figurer
Dans les tournois et s'y m'surer:
Mais un jour, en pleine assistance,
Montgomery, d'un coup de lance,
Lui fit rendr' l'âm' subitement:
Ça dut bien l' gêner sur l' moment.



IV.

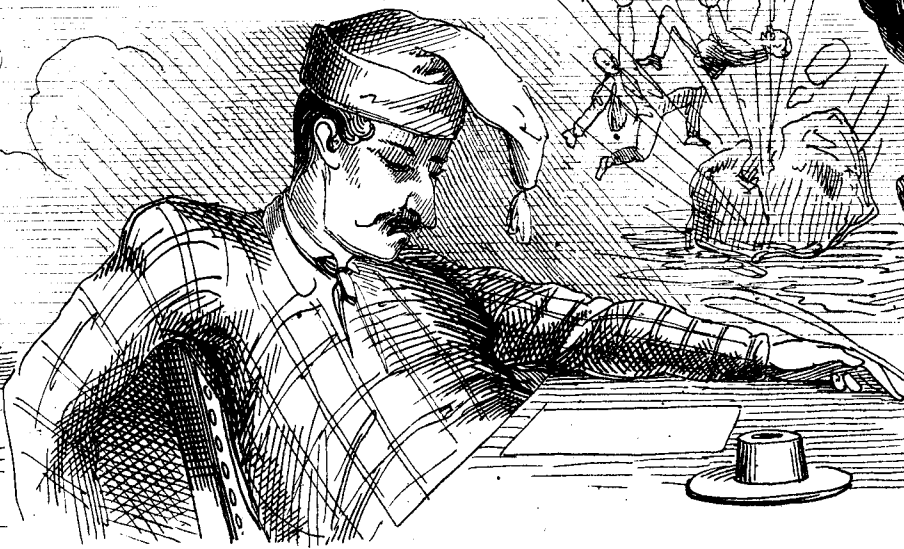
L'histoir' nous dit qu'en Italie
Un' vivandier' tomba sans vie
A la têt' de son bataillon,
Et qu'un troupiér, sans trop d' façon,
Prit son baril et s'mit à boire;
Mais un boulet, — l' fait est notoire, —
Lui coupa l' cou très proprement:
Ça dut bien l' gêner sur l' moment.

V.

Un soir d'hiver, sur l' quai d' la Seine
A jeun' beauté de mise obscène
Certain gros homme aux petits yeux
Tout plein d'ardeur vantait ses feux,
L'orsqu'un mouss', s' trouvant par derriè
Fit choir notre homm' dans la rivière
Où, malgré sa flamme, assurément
Ça dut bien l' gêner sur l' moment.

VI.

L'auteur de cette chansonnnette,
Depuis longtemps s' creusait la tête,
Afin d' trouver en mots flatteurs
Un r'merciment pour ses lecteurs.
Au moment de créer la chose,
Il s'endormit... et l'on suppose
Que pour narrer son compliment,
Ça dut bien l' gêner sur le moment.



Imprimeur-gérant, LABASSET.